

LA RAISON ET LE REEL

(Contribution à la table ronde des journées philosophiques du Mans des 8-9 décembre 2003)

Joël GAUBERT

Introduction

Si l'on entend communément par « la raison » la faculté la plus propre de l'esprit humain de rechercher la vérité et le bien, voire le beau, de façon méthodique en déterminant son objet selon des règles universelles et nécessaires, et si on entend par « le réel » la chose ou l'ensemble des choses qui existent effectivement (l'Être lui-même donc), ne peut-on pas penser que la raison règle le réel en s'y appliquant et même qu'elle le précède voire le produit, comme le soutient le rationalisme métaphysique antique et classique, qui fonde le double projet de la sagesse (personnelle) et de la justice (collective) sur une telle détermination du réel effectif par la raison ?

Cependant, cette prétention de la raison de constituer le sujet absolu du réel effectif ou du monde (naturel et culturel) ne relève-t-elle pas d'une illusion, pour le moins inopérante en ce que les catégories et règles que la raison projette sur et dans le réel (en prenant ses raisons pour la réalité) lui seraient incommensurables et donc ne lui permettraient aucune prise sur ce même réel (comme le soutient le scepticisme), illusion pour le plus dangereuse en ce qu'elle soumettrait ainsi le monde et les hommes eux-mêmes à l'emprise violente d'une raison qui n'en fait qu'à sa tête, selon la logique folle de son Idée (ou idéo-logie), comme le révèle le « constructivisme » moderne, alimentant ainsi le nihilisme que la raison prétend pourtant combattre ? Plus encore : ne serait-ce pas le réel qui précéderait et réglerait une raison qui n'en serait qu'une émanation ou expression accidentelle, particulière et contingente comme telle, réel qui excéderait alors la raison de toute part, ce qui devrait donc faire revenir la raison à plus de lucidité et d'humilité à propos de ses propres capacités et de leurs limites ?

Ainsi : quels rapports peut-on observer (de fait) mais aussi doit-on instaurer (en droit) entre la raison et le réel ? La raison et le réel sont-ils effectivement compatibles (ainsi que peut le laisser supposer la conjonction « et » de notre intitulé), ou bien sont-ils incompatibles, incommensurables l'un à l'autre en ce qu'ils seraient absolument séparés ontologiquement, épistémologiquement et pratiquement (le « et » de notre intitulé signifiant alors un « ou » exclusif) ? Si la raison et le réel sont compatibles, est-ce selon des rapports statiques et réciproques (et même égaux), ou bien selon des relations dynamiques et hiérarchiques ? S'il se révélait qu'ils procèdent l'un de l'autre, lequel est-il le plus à l'origine et au fondement de l'autre ?

Ce qui est ici en jeu, par-delà la détermination architectonique des rapports de la raison et du réel, n'est-ce pas la façon dont l'homme peut concevoir et doit pratiquer ces rapports pour accomplir au mieux son humanité (singulière, particulière et générique), dans la lucidité et la responsabilité à l'égard du réel ou encore du monde ?

Le mouvement de mon propos va (donc) consister ici en la reconstruction (ou l'évocation, plutôt) et la confrontation de différents types de raison et donc des différents types de réel qui leur correspondent, avec en « toile de fond » la question capitale de savoir si cette diversité peut être subsumée sous une quelconque unité (qui justifierait les articles définis de notre intitulé : « la » raison et « le » réel), et ce eu égard aux enjeux ontologiques, épistémologiques et pratiques de la recherche philosophique (académique comme telle) mais aussi de la constitution de l'homme et du monde, d'un point de vue cosmopolitique donc.

I - La raison semble bien régler voire précéder et même produire le réel, jusqu'à l'englober et même le résorber tout entier en elle-même comme sujet transcendant infini.

1 - La raison semble bien d'abord être de l'ordre de l'esprit subjectif si on l'entend comme faculté de l'esprit humain d'ordonner méthodiquement ses pensées, ses discours et ses actions selon le vrai, le bien et le beau, pour constituer un *cosmos* théorique et pratique intelligible, universel et nécessaire, en rupture avec le *chaos* sensible (de la matière et de la vie), conçu et répudié comme irréel ou ineffectif car particulier et contingent, relevant comme tel de l'inconsistance ontologique, de l'ignorance épistémologique et de l'impuissance pratique.

2 - Mais cette raison subjective n'est pas ici à elle-même son propre principe : elle provient ou procède elle-même d'une raison objective en quoi consiste le réel entendu comme structure de l'Être ou encore « ordre ou raison des choses », ordre duquel la raison subjective participe ontologiquement et auquel elle participe épistémologiquement (comme *theoria* spéculative épurée de toute expérience sensible) mais aussi pratiquement (comme sagesse et justice contemplatives, relevant de l'état de droit de la pensée et de l'action de la raison pure, c'est-à-dire purifiée de toute passion individuelle et collective), double participation qui fonde le sens rationnel et raisonnable de l'existence.

3 - La raison apparaît ainsi comme sujet substantiel souverain (ou encore esprit absolu), produisant et résorbant en elle, finalement, tout le réel : si le réel est l'Être c'est en tant qu'il est intelligible (constitué par les Idées), le *logos* structurant l'*ontos* comme le *theos*, et si « tout le rationnel est réel » c'est parce que, d'abord, « tout le réel est rationnel » doit-on ajouter en inscrivant le devenir sensible dans le déploiement de l'Être intelligible lui-même, ce qui identifie la raison au réel effectivement advenu suivant son propre *logos* (selon la séquence descendante esprit-vie-matière).

Mais cette thèse, qui est celle du rationalisme métaphysique antique et classique ordonné au principe de raison dans son usage total et déterminant et selon lequel la raison *est* le réel, ne relève-t-elle pas d'une illusion dogmatique monologique (constructiviste en son fond), inopérante pour le mieux et dangereuse pour le pire en ce qu'elle soumettrait le monde (le réel) à la violence de l'Idéo-logie d'une raison qui prétend vainement à l'infinitude et qui devrait donc revenir ou en venir à plus de lucidité et donc plus d'humilité ?

II - Ne serait-ce pas le réel qui serait au principe de la raison, qui la précéderait et la réglerait et même produirait, raison qui ne serait qu'une fonction-émanation-expression particulière et contingente d'un réel qui l'excéderait finalement de toute part ?

1 - En effet, le rationalisme métaphysique (qui fait de la raison le sujet ou même l'objet absolu) semble bien relever d'une illusion dangereuse de l'esprit humain (subjectif et objectif) qui finit par prendre ses raisons méthodiques pour la réalité (pour le réel) et par vouloir imposer méthodiquement au réel physique (naturel et culturel) son Idée méta-physique, selon une idéologie qui se radicalise ainsi en un « constructivisme » réduisant le réel au monde comme représentation démonstrative dogmatique et comme volonté politique et éthique autoritaire voire totalitaire.

2 - Pour éviter un tel extrémisme, la raison ne doit plus se concevoir comme une substance métaphysique mais être perçue comme un accident physique : une simple fonction-émanation-expression, particulière et contingente, engendrée et réglée par le réel sensible universel (physique ou naturel et historique ou culturel), les impressions-sensations-perceptions et les émotions-désirs-sentiments-passions produisant et réglant les concepts, les catégories et même les idées de la raison, selon la séquence, ascendante cette fois, matière-vie-esprit ; la vérité n'est plus alors

l'adéquation de la représentation ou du discours du sujet à l'essence de l'objet mais la révélation de l'être de l'objet au sujet (selon l'enquête ou l'explicitation empirique ou encore l'interprétation herméneutique), et la culture n'est plus contemplation ordonnée à l'Idée théorétique mais production subordonnée à l'intérêt technique d'une raison physique (comme dans l'empirisme) et/ou participation subordonnée à l'intérêt pragmatique d'une raison historique (comme dans le romantisme), ce qui fonde le sens sentimental de l'existence.

3 - Le réel excède alors de toute part la raison, qui n'en est ni indépendante, ni autonome ni surtout souveraine : seul est souverain un réel qui est, au fond, incommensurable à la raison puisqu'il est consubstantiel à la sensibilité universelle, dont la raison n'est elle-même qu'une modification, plus ou moins nécessaire ou aléatoire, sur fond d'un pluralisme ontologique et d'un perspectivisme épistémologique et pratique (éthique et politique) irréductibles car de nature intrinsèquement irrationnelle et même déraisonnable, et donc indiscutable c'est-à-dire inexaminable mais aussi, finalement, impraticable comme tel (comme le pense le scepticisme radical et donc le nihilisme).

Mais cette thèse, qui est celle du réalisme physique ou historique ordonné aux principes d'entendement et de sentiment, et qui fait de la raison un objet fini ou qui la réalise en en faisant une chose, une *res extensa* (simple accident d'un réel lui-même finalement aléatoire), n'est-elle pas elle-même qu'une illusion (physique cette fois) aussi dangereuse que le rationalisme métaphysique, la raison devant alors revenir à plus de clarté et de responsabilité ?

III - Si le réel est bien à l'origine de la raison, il n'en est pas pour autant le fondement en ce que celle-ci s'auto-institue de façon autonome, auto-réglée sinon souveraine, en informant ou constituant le réel (thèse rationaliste critique et autocritique, ordonnée au principe de jugement selon son exercice réfléchissant, qui tâche de faire la synthèse de l'inscription de la raison dans la finitude et de son aspiration à l'infinitude).

1 - Le réalisme physique et historique (ou "évolutionniste") semble bien relever de l'illusion d'une sensibilité qui prend ses désirs pour la réalité en se déclarant souveraine de la raison et du monde (naturel et culturel), illusion physique qui n'est pas moins illusoire et dangereuse que l'illusion métaphysique en matière d'épistémologie (principe d'erreur et de fausseté qu'une expérience sans théorie, qu'une enquête sans principe, qu'une interprétation sans explication, qu'une révélation sans démonstration ou que des fragments sans ordre), mais illusion dangereuse aussi en matière de pratique politique et éthique puisqu'un pluralisme radical ne peut que déboucher, destinalement donc, sur le conflit des interprétations, la guerre des sens ou des dieux, ou encore le choc des puissances ou des civilisations, selon un droit et même un contrat qui se révèlent alors comme étant ceux du plus fort et du plus rusé, plus différentiels finalement que discussionnels ou encore dialogiques, c'est-à-dire, au fond, selon une « *real politic* juridique et éthique ».

2 - Si donc l'on peut accorder que la raison provient bien du réel (sensible), il n'en faut pas moins tenir qu'elle n'en découle pas tout entière et qu'elle s'auto-fonde en informant le réel (en lui donnant forme symbolique) en matière de connaissance et d'action (l'objectivité ou l'effectivité du réel relevant alors de l'objectivation ou de l'effectuation de la raison par la médiation de la théorie et de la pratique), ce qui nécessite un schématisme ou un symbolisme qui fasse la synthèse du sensible et de l'intelligible, ou encore du sentimental et du rationnel, en les subsumant sous le raisonnable (selon la diversité, certes, mais aussi l'unité de toutes les formes symboliques culturelles : mythe, religion, langue, art, technique, science, politique, droit, morale et philosophie elle-même), et ce par la médiation d'une réflexion qui intègre et dépasse alors l'explication et l'interprétation, mais aussi d'une action qui intègre et dépasse la production et la participation.

3 - Une telle synthèse schématisante ou encore symbolisante nécessite, enfin, un sujet qui ne soit plus un objet (ni métaphysique ni physique) mais bien une subjectivité transcendente raisonnable, qui s'auto-transcende du sein de l'immanence et « constitue » le réel en s'autoconstituant comme étant le plus propre de l'homme, en tâchant d'éviter à la fois la réification dogmatique (métaphysique et physique) et la dissolution sceptique-nihiliste de soi comme du monde et donc de la raison comme du réel, ce en référence aux Idées régulatrices du vrai, du bien et du beau, qui informent le double projet de la sagesse personnelle et de la justice collective comme relevant d'une tâche infinie de rationalisation et de réalisation conjointes de l'existence humaine et du monde.

Conclusion

Ainsi, on a d'abord pu penser que la raison *est* le réel, non seulement en ce qu'elle institue subjectivement et méthodiquement un monde de représentations, d'énonciations, d'actions et d'institutions universelles et nécessaires, qui rompt radicalement avec l'inconsistance, l'ignorance et l'impuissance d'une matière et d'une vie sensibles amorphes, mais aussi et surtout en ce qu'elle constitue l'ordre même des choses ou " la raison des choses » qui détermine tout (le tout de ce qui est effectivement réel) en tant que sujet transcendant ou esprit absolu qui rationalise jusqu'à la matière et la vie elles-mêmes.

Il nous est cependant apparu qu'une telle conception constitue le prototype-même de l'illusion transcendantale (et même transcendante) d'une raison subjective qui prend ses raisons pour la réalité objective ou le réel effectif, dans un mépris radical et une violence potentiellement totale à l'égard d'un réel sensible, d'une matière et d'une vie qui, bien plutôt que d'émaner de la raison ou même d'être structurés par elle, la précèdent et la règlent, la produisent et donc la commandent jusque dans ses propres éléments et démarches (concepts, catégories, idées et raisonnements), qui ne sauraient transcender la particularité et la contingence (la multiplicité, la variabilité, la caducité) des associations des impressions et émotions, dont la raison ne serait elle-même qu'une expression ou émanation finalement improbable et périssable.

Mais une telle réalisation physique de la raison nous a paru être au moins aussi illusoire et dangereuse que la rationalisation métaphysique du réel, en ce que la sensibilité y prend alors ses désirs pour la réalité, ce qui aboutit finalement à la dissolution conjointe de la raison et du réel dans un *chaos* (aléatoire donc) absolument insaisissable et impraticable comme tel. Si donc il nous a bien fallu, finalement, nous résoudre à accorder la priorité chronologique au réel sensible (ou à la matière et à la vie) sur une raison (ou esprit humain) qui certes en provient, il nous a surtout fallu tenir fermement que, bien loin que la raison découle tout entière du réel pour autant, elle se constitue progressivement dans son ordre propre en informant le réel lui-même, en actualisant ou réalisant ses facultés ou potentialités épistémologiques et pratiques selon un processus d'universalisation et de nécessitarisation, ou encore d'objectivation réalisante et de subjectivation rationalisante, la subjectivation (ou rationalisation) étant alors au fondement axiologique de l'objectivation (ou réalisation). Cette thèse (idéaliste critique et autocritique) semble bien être la plus susceptible de faire se ressaisir ou se reprendre les hommes comme sujets à la fois personnels (éthiques) et collectifs (politiques), sujets certes inscrits dans la finitude d'un réel qui les précède et les englobe de toute part, mais sujets capables aussi, et même obligés, de discipliner leur aspiration à l'infinitude par la médiation d'un exercice de la raison qui imprime le sceau de l'esprit humain sur un monde (ou un réel) qui lui devienne ainsi de plus en plus habitable, pour éviter que ne se lève et ne croisse au crépuscule un nihilisme qui pourrait bien finir par emporter avec lui la raison et même le réel.

Je vous remercie de votre patiente attention